

**LITTÉRATURE CONTEMPORAINE ET ANOREXIE : A PROPOS D'AMELIE NOTHOMB**

**Anorexie : art du peu, art de la faim**

Les anorexiques, certes, mangent peu, très peu, et cette façon d'avancer sur une corde raide n'en demeure pas moins un art de vivre. Le jeûne forcené est un défi lancé à l'existence : les anorexiques semblent jouer à approcher la mort sans pour autant y basculer, même si elles sont finalement nombreuses à passer de l'autre côté du miroir. L'anorexique est une funambule qui progresse sur un fil tendu entre absurde et absolu : par ce comportement aberrant, elle tend vers une forme de perfection dont le sens semble faire défaut. Et pourtant, il semblerait qu'elle trouve la plénitude dans l'inappétence, la satisfaction dans le manque, le rassasiement dans la faim. Mais si, apparemment, l'anorexique se repaît d'une absence, il est plus juste de dire, comme Lacan l'a souligné, qu'elle mange « rien » et non qu'elle ne mange pas<sup>1</sup>. Car ce « rien », effectivement, représente un vide, un vertige, qui, lui, est lourd de signification.

L'anorexie tue, le plus souvent de jeunes femmes, dans des proportions inquiétantes. On ne compte plus les livres qui aujourd'hui tentent d'expliquer cette énigme. D'aucuns déclarent même qu'à l'épidémie d'anorexie a succédé une épidémie de signification. La médiatisation de l'anorexie y est pour

---

<sup>1</sup> LACAN (Jacques), *Le Séminaire IV : la Relation d'objet*. Paris, Seuil, 1994, p. 184.

beaucoup : comme l'hystérie au siècle précédent, l'anorexie a eu et a toujours ses égéries : actrices, chanteuses, voire princesses, figurent au banc des accusées. Leurs corps traqués se sont retrouvés placardés à la une des journaux. Mais malgré cette frénésie boulimique où l'on consomme du corps anorexique, il n'en demeure pas moins que le mystère de la faim subsiste.

On ne compte plus les ouvrages publiés traitant de l'anorexie et d'autres troubles du comportement alimentaire. Dans *La Faim et le corps*, Jean et Évelyne Kestemberg, avec Simone Decobert, ont dressé un tableau synoptique complet des différentes dénominations de la privation alimentaire depuis son apparition comme pathologie dans la clinique psychiatrique<sup>2</sup>. D'autres ouvrages ont apporté leur pierre à l'édifice, notamment celui de Rudolph Bell, *Holy Anorexia*, qui établit un parallèle intéressant entre l'anorexie moderne et celle des saintes religieuses du Moyen-Âge, ou encore *Les Indomptables*, portraits de quatre anorexiques notoires, effectués par Ginette Raimbault et Caroline Eliacheff. La sociologue américaine Joan Jacobs Brumberg livre, elle aussi, un ouvrage remarquable sur le phénomène : *Fasting Girls*<sup>3</sup>. Pour les Américains, l'anorexie est désormais répertoriée sous l'énigmatique entrée *DSM IV 307.01* du célèbre volume des troubles psychiatriques.

## La taille zéro de l'écriture

---

<sup>2</sup> KESTEMBERG (Jean et Évelyne), DECOBERT (Simone), *La Faim et le corps*. Paris, Presses Universitaires de France, coll. Le Fil rouge, 1994 (1972), p. 14-18.

<sup>3</sup> BELL (Rudolph), *Holy Anorexia*, Chicago, Chicago University Press, 1989 ; RAIMBAULT (Ginette), ELIACHEFF (Catherine), *Les Indomptables. Figures de l'anorexie*. Paris, Odile Jacob, 1989 ; JACOBS BRUMBERG (Joan), *Fasting Girls : the Emergence of Anorexia Nervosa as a Modern Disease*. Cambridge, MA, Harvard University Press, 1988. Voir aussi MEURET (Isabelle), « Écriture faminine : trouble du comportement littéraire », in *Écriture et Maladie. Du bon usage des maladies*, sous la direction d'Arlette Bouloumié. Préface de Michel Tournier. Paris, Imago, 2003, p. 219-230.

L'anorexie est une expérience de la limite, tout comme l'écriture. Si cette problématique présente un intérêt dans le cadre de la littérature, c'est parce qu'une abondance de récits autobiographiques se positionnent souvent à l'encontre du discours médical, soit en critiquant ouvertement le diagnostic des médecins, soit en rejetant le terme même de maladie. En se penchant sur des textes relatant des expériences subjectives de la privation alimentaire, de nouvelles épistémologies peuvent voir le jour et nourrir la connaissance que nous avons de cette pathologie.

Bien que des récits à la première personne aient été massivement publiés au tournant de notre siècle, des auteurs, et non des moindres, présentant des troubles du comportement alimentaire étaient bien connus déjà auparavant. Karen Blixen, Emily Dickinson, Franz Kafka, Byron, Emily Brontë et, étonnamment, André Gide, sont quelques noms que l'on associe avec l'anorexie. Ainsi s'exprime ce dernier, dans son autobiographie *Ainsi soit-il* :

J'ai fait connaissance d'un mot qui désigne un état dont je souffre depuis quelques mois ; un très beau mot : anorexie. De *an*, privatif, et *oregomai*, désirer. Il signifie absence d'appétit ("qu'il ne faut point confondre avec dégoût", dit Littré). Ce terme n'est guère employé que par les docteurs ; n'importe : j'en ai besoin. Que je souffre d'anorexie, c'est trop dire : le pire c'est que je n'en souffre presque pas ; mais mon inappétence physique et intellectuelle est devenue telle que parfois je ne sais plus bien ce qui me maintient encore en vie sinon l'habitude de vivre. Il me semble que je n'aurais, pour cesser d'être, qu'à m'abandonner. Dans ce que j'écris ici, qu'on n'aille point voir du désespoir : mais plutôt de la *satisfaction*<sup>4</sup>.

Contrairement aux idées reçues, la privation alimentaire n'est guère l'apanage des femmes. Dans un très bel essai intitulé *L'Art de la faim*, l'écrivain américain Paul Auster met en parallèle *Un artiste de la faim* de Kafka et un récit

---

<sup>4</sup> GIDE (André), *Ainsi soit-il ou les jeux sont faits*. Paris, Gallimard, 1952, p. 14-15.

bien étrange, *La Faim*, du Norvégien Knut Hamsun<sup>5</sup>. Dans le premier, le champion du jeûne finit par mourir, après avoir été exposé telle une bête curieuse dans une cage, aux yeux de tous. Il s'est donné en représentation, mais finalement périt d'avoir tout donné à son art. L'autre, d'abord séduit, contraint de regarder, fasciné, finit par ignorer, oublier. Et sans le regard de l'autre, l'artiste n'est plus, l'œuvre disparaît. Quant au héros écrivain de Hamsun, il devient prisonnier d'un mécanisme auto-destructeur : pour écrire, il doit manger, mais pour manger, il doit écrire aussi. Et pourtant, il fait la grève de la faim contre lui-même, découvrant dans la privation alimentaire une ivresse qui le comble et le fait souffrir tout à la fois. À la présence obsédante de la faim succède l'absence de langage, l'incapacité d'écrire. Ainsi, l'anorexie est une expérience transformatrice où corps et écrit ne font plus qu'un. Auster résume de façon tout à fait pertinente ce qu'il définit comme l'art de la faim – ou du désir – à savoir « un art qui est l'expression directe de la tentative de s'exprimer »<sup>6</sup>. Ces éléments sont essentiels pour pouvoir définir, plus loin, ce j'appelle *la taille zéro de l'écriture*.

Alors que certains se sont employés à prouver une analogie entre l'auteur anorexique et son texte, insistant sur leur minimalisme commun (par exemple chez Emily Dickinson), d'autres ont cherché à prouver l'inverse en postulant l'existence d'un texte bien roulé, inversement proportionné à l'anorexie de son auteur (comme chez Karen Blixen), où le corps de l'œuvre et le corps de l'artiste fonctionneraient davantage en vases communicants<sup>7</sup>. J'ai pour ma part

---

<sup>5</sup> AUSTER (Paul), *L'Art de la faim*. Traduction de Christine Le Bœuf. Arles, Actes Sud, coll. Babel, 1992 ; KAFKA (Franz), *Un artiste de la faim*. Traduction, préface et notes de Claude David. Paris, Gallimard, 1975 (1948) ; HAMSUN (Knut), *La Faim*. Traduction de Georges Sautreau. Préface d'André Gide. Introduction d'Octave Mirbeau. Paris, PUF, 1961.

<sup>6</sup> AUSTER (P.), *L'Art de la faim*, *op. cit.*, p. 71.

<sup>7</sup> VICE (Sue), « The Well-Rounded Anorexic Text », in *American Bodies : Cultural Histories of the Physique*. Ed. Tim Armstrong. New York, New York UP, 1996, p. 196 ; ANDERSON (Mark), « Anorexia and Modernism, or How I

privilegié une approche centrée sur le texte avant tout, et en le considérant comme une « chair linguistique » – le terme est de Chantal Chawaf – autonome <sup>8</sup>.

Écrire serait-il un retour à la mère, où le texte deviendrait matrice créatrice, accouchant de son auteur ? Si, comme l'écrit Roland Barthes, « la relation à l'écriture, c'est la relation au corps » <sup>9</sup>, il est intéressant d'imaginer que « la figuration », toujours d'après Barthes, « serait le mode d'apparition du corps érotique [...] dans le profil du texte » <sup>10</sup>. C'est au cœur du texte littéraire que se fait la révélation, qu'apparaît l'anorexie dans toute sa vérité. L'écriture devient un prolongement de la pathologie, son expression, son exutoire, sa traduction.

S'interroger sur le texte littéraire où s'expriment des sujets qui font ou ont fait l'expérience de l'anorexie présente l'avantage, le plus souvent, de ne pas s'encombrer de modèles théoriques ou scientifiques qui parfois ignorent le vécu anorexique. Ce qui pourrait être folie devient objet de connaissance ; la subjectivité de l'expérience des auteurs remet en question l'objectivité médicale, scientifique : là où la médecine quantifie – il est question de calories absorbées, de kilos perdus, de jours d'aménorrhée – la littérature qualifie cette pathologie.

Dans le corpus de textes traitant d'anorexie, il est possible d'établir une typologie de pratiques discursives, plutôt que d'effectuer un découpage de genres. À l'intérieur d'un espace défini par deux axes, le corps de l'écrit et l'écrit du corps, un ensemble de textes évoluent. Dans cet entre-deux gravitent des textes où les deux axes se touchent où s'éloignent l'un de l'autre. Dans un premier temps, on observe des textes où corps et écrit adhèrent l'un à l'autre,

---

Learned to Diet in All Directions », *Discourse*, 11 : 1 (automne-hiver 1988-89), p. 28-41.

<sup>8</sup> CHAWAF (Chantal), « La Chair linguistique », *Nouvelles littéraires*, 26 mai 1976.

<sup>9</sup> BARTHES (Roland), *Variations sur l'écriture*. Préface de Carlo Ossala. Paris, Seuil, 2000 (1994), p. 64.

<sup>10</sup> BARTHES (R.), *Variations sur l'écriture*, *op. cit.*, p. 121.

pour constituer une sorte de palimpseste. Les mots et la faim ne font qu'un. Dans cet espace de *désincarnation* et de *renonciation*, l'écriture est presque opaque, schizophrénique, mystérieuse, engluée ou fragmentée, voire incompréhensible. L'écriture est de l'ordre du sémiotique, proche des sensations, en deçà du langage. Au fur et à mesure que les deux axes s'ouvrent et se séparent, on arrive dans une zone d'*incarnation* et d'*énonciation* où les auteurs s'expriment le plus souvent à la première personne. Elles semblent émerger de l'anorexie, sortir de leur torpeur. Elles acquièrent une identité, et accèdent en quelque sorte à la dimension symbolique, sortant du miroir aux alouettes qu'est l'anorexie. Le discours gagne en cohérence. Et enfin, plus les deux axes du corps et de l'écrit se distancient l'un de l'autre, plus le discours devient limpide et structuré. Nous sommes ici dans l'espace de la *réincarnation* et de la *dénonciation*. Les auteurs accèdent à un imaginaire riche et à une écriture qui s'adresse à l'autre avant tout. Cette typologie, bien que dégagant trois catégories essentielles, n'en est pas moins fluide, le processus d'écriture étant ouvert et évolutif. C'est dans cette troisième catégorie que je placerais Amélie Nothomb, auteur qui se dit profondément marquée par l'expérience transformatrice de l'anorexie.

### **Amélie Nothomb, auteur *femmélique* ?**

Évoquer Amélie Nothomb dans le contexte du « peu » est plutôt étrange, elle que l'on qualifie de « monstre littéraire » publiant abondamment, à un rythme soutenu, voire obsessionnel, d'un roman par an. Et pourtant, l'écrivain belge ne cache pas l'anorexie dont elle a souffert entre treize et dix-sept ans, et qui semble l'avoir profondément marquée au point de ressurgir ça et là à travers son œuvre. De l'obsession des corps, de leur émaciation ou de leur énormité, il est question tant dans *Hygiène de l'assassin* (1992) que les *Catilinaires* (1995)

ou encore *Attentat* (1997), sans compter le récent *Robert des noms propres* (2002) et le tout dernier *Antéchrista*<sup>11</sup> (2003).

Lors de l'émission télévisée « Si j'ose écrire » de la télévision belge du 10 octobre 2002, Amélie Nothomb avouait « avoir été très loin dans ce sport-là », en parlant de l'anorexie. Dans ce processus en plusieurs étapes s'opère, d'après l'auteur, un « détachement qui frise une forme de griserie ». « On découvre des choses », dit-elle, notamment que l'on est pas du tout un pur esprit, et que la dualité platonicienne corps-esprit est pure foutaise. L'esprit fond autant que le corps, et on devient rien. Dans un deuxième temps, ajoute-t-elle, on accède à l'ivresse de la faim. « Après des mois de jeûne, on trouve des ressources étranges : c'est l'ivresse de la faim, la pléthore par le manque », ce qui rejoint assez bien ce que David Klébaner définit par l'art du peu.

Comment en guérit-on ? En guérit-on jamais ? Amélie Nothomb déclare que pour en guérir, il faut lâcher prise. Accepter, ou plutôt décider qu'on ne va plus contrôler, ne plus maîtriser. Il y a quelques années, j'avais écrit à l'auteur à propos de cette question de la relation du corps et de l'écrit. Voici un extrait de sa réponse manuscrite, datée du 20 février 1997 :

Il est exact que j'ai été très anorexique pendant mon adolescence et que cette expérience m'a marquée profondément. Peut-être même n'aurais-je jamais écrit sans cela ; j'ai commencé à écrire à 17 ans, c'est-à-dire quand, en apparence du moins, ces troubles se sont terminés. Il m'est certes impossible de déterminer ce que je serais devenue sans l'anorexie : mais ce qui est certain, c'est que l'écriture m'a sauvée de tout cela, même si mon but, en commençant à écrire, n'avait rien de thérapeutique. À présent, j'ai une alimentation bizarre mais qui ne me pose aucun problème.

Les rapports entre le corps et l'écriture sont immenses. Je n'ai rien d'une théoricienne mais l'ancrage physique de l'écriture est une chose que je vis très fort, avec un mélange d'amusement (car les symptômes de mon « mal » sont

---

<sup>11</sup> Tous les romans d'Amélie Nothomb sont publiés chez Albin Michel, à Paris.

spectaculaires) et d'affliction (car j'aimerais bien, somme toute, qu'il n'en soit pas ainsi).

Pour Amélie Nothomb, les mots et la faim vont clairement de pair. L'écriture se substitue à l'anorexie, l'écriture sauve la vie. Au travers de son personnage Hazel dans *Mercur*e (1998), elle affirme que « la littérature a un pouvoir plus que libérateur : elle a un pouvoir salvateur »<sup>12</sup>. Évoquant les *Lettres à un jeune poète* de Rilke lors d'une apparition précédente à la télévision, Amélie Nothomb n'hésite pas à dire qu'elle mourrait de ne pouvoir écrire<sup>13</sup>. L'écriture est l'essentiel de sa vie, et nous lecteurs l'avons bien compris, qui guettons à chaque rentrée la nouvelle brique qui aide l'auteur à se construire. On en arrive à penser qu'effectivement, l'anorexie et son contrôle exacerbé sont toujours bien présents – peut-être pas en apparence, mais certainement en filigrane – car si ce n'est plus la nourriture qui est contrôlée, ce sont les mots qui cette fois sont maîtrisés à outrance. Aucune rature n'est même tolérée dans les manuscrits d'Amélie Nothomb, comme le précise Michel Zumkir, auteur d'un récent portrait d'Amélie Nothomb. À l'entrée « écrire » de l'abécédaire établi par Michel Zumkir, on peut lire :

Dans les moments où j'écris, j'essaie de me maintenir à la frontière entre cohérence et folie pure, entre ce qui a du sens et ce qui n'en a pas, entre quelque chose et rien du tout. Cette frontière, je la sens physiquement : les textes que je ne publie pas sont, en majorité, ceux qui m'on vue tomber de mon fil. Et pour m'être aventurée de l'autre côté, je sais que ce n'est pas si intéressant que cela ; écrire, c'est la plus grande nécessité, la plus grande jouissance, la plus grande passion de ma vie ; Écrire, c'est continuer l'enfance par d'autres moyens, c'est plus qu'un métier, c'est ma raison de vivre, mon moyen de supporter la vie. C'est tout à la fois. Oui, écrire c'est tout<sup>14</sup>.

---

<sup>12</sup> Amélie Nothomb, *Mercur*e, Paris, Albin Michel, 1998, coll. le livre de poche, p. 129.

<sup>13</sup> « Si j'ose écrire », émission de la RTBF du 12 octobre 2001.

<sup>14</sup> ZUMKIR (Michel), *Amélie Nothomb de A à Z. Portrait d'un monstre littéraire*. Bruxelles, Le Grand miroir, coll. Une vie, 2003, p. 53.



L'écriture comme expérience de la limite, comme lien entre la vie et la mort : une manière pour Amélie Nothomb de supporter la première tout en apprivoisant la seconde. La littérature, dit-elle encore, est une façon de rendre la réalité lisible. C'est sans doute une stratégie pour appréhender une vie qui, à un moment, dut lui être intenable. Plutôt qu'une maladie, l'anorexie est bien une pathologie visant à la recherche d'harmonie, d'équilibre<sup>15</sup>. Les rituels obsessionnels des anorexiques, tous comme les rituels primitifs, sont une défense contre le chaos, une protection contre la dissolution. Amélie Nothomb se cramponne au fil de ses mots comme pour se sauver elle-même des ses errances existentielles.

*Robert des noms propres* (2002) est le roman où Amélie Nothomb parle le plus précisément d'anorexie. Celle-ci y constitue une thématique centrale : le calvaire y est décrit dans les moindres détails. Ici, il n'est guère question d'embellir la maladie. Il s'agit d'un trouble profondément débilitant, voire mortel, que l'auteur n'a nullement l'intention d'esthétiser. Cette histoire de deux jeunes femmes fort proches évoque le passé d'Amélie Nothomb, et sa relation fusionnelle avec sa sœur aînée, Juliette. Toutes deux étaient entrées en anorexie, sorte de pacte pour contrer le danger de séparation<sup>16</sup>. Dans *Robert des noms propres*, l'auteur est assassinée par son double. Comme s'il fallait à tout prix mourir à soi-même pour rejaillir en écriture. La privation alimentaire n'est que l'un des délires de l'auteur, comparable au suicide manqué au fond d'un étang à carpes, ou bien sa métamorphose en gisant de neige. Le corps devient « corps-blessure », comme l'explique Christine Robineau dans *L'Anorexie. Un entre-*

---

<sup>15</sup> Il faut sans doute considérer l'anorexie comme une pathologie, dans le sens que confère à ce terme Georges Canguilhem. Voir CANGUILHEM (G.), *Le Normal et le pathologique*. Paris, PUF, coll. Quadrige, 1999 (1996), p. 85, 155.

<sup>16</sup> Voir l' « Entretien entre Laureline Amanieux et Amélie Nothomb (27 avril 2001) », publié sur internet, à l'adresse <http://membres.lycos.fr/fenrir/nothomb/laureline.htm?>

*deux-corps*<sup>17</sup>, un corps qui fait fonction de castration afin de ne pas, justement, devoir endurer la castration fantasmée qui pourrait entraîner un conflit parental.

Dans son dernier livre, *Antéchrista* (2003), Amélie Nothomb joue encore avec le thème du double et de la difficulté d'être soi. Le corps, une fois de plus, est haï, car il ne renferme que des « peurs informulables », des « désirs à jamais inassouvis », des « douleurs inutiles », des « colères inabouties » (p. 20). Et lors de sa dernière confrontation avec le miroir, elle « v[oit] la morte saisir la vive » (p. 159) et tombe à nouveau sous le joug de ses démons. Le regard de l'autre empêche de vivre, il anéantit toute forme de liberté. *Antéchrista* fait par ailleurs écho à *Mercurie* (1998), où la jolie Hazel Englert ressuscite Adèle Anglais. Elle est sa réincarnation, son reflet, jusque dans son nom. « *Tout désir est commémoratif, toute aimée est la réincarnation d'une défunte inassouvie. Tu es la morte et la vivante* » (p. 168, c'est l'auteur qui souligne), écrit Omer Loncours à sa bienaimée. On retrouve presque exactement les mots de Blanche à Antéchrista.

Dans *Mercurie*, les deux femmes privées de leur reflet sont prisonnières du désir et du discours de leur geôlier. Convaincues de leur laideur, elles ne cherchent pas à fuir leur prison par crainte du regard de l'autre. Il faut attendre l'intervention d'une tierce personne pour qu'elles puissent prendre conscience de leur véritable identité. Bien que *Mercurie* ne soit pas une histoire d'anorexie, tous les ingrédients de l'immonde sont ici rassemblés. Prisonnière du lieu-dit « Mortes-Frontières », Hazel est pétrifiée car elle se croit défigurée. Et nous aussi, lecteurs, sommes manipulés par la narratrice et croyons fermement à la laideur de la jeune fille. Amélie Nothomb tente de nous démontrer que les prisons n'existent souvent que dans notre imagination. Les détenus, parfois, ne

---

<sup>17</sup> ROBINEAU (Christine), *L'Anorexie. Un entre-deux-corps*. Paris, L'Harmattan, coll. Psychologiques, 2003.

veulent pas de leur liberté, et les anorexiques restent prisonnières de leur « cage dorée »<sup>18</sup>.

Amélie Nothomb semble plus à l'aise lorsqu'elle livre des petits bouts d'elle-même, que lorsqu'elle raconte une histoire vraie, comme c'est le cas dans *Robert des noms propres*. Elle promet même qu'elle ne le refera plus. Elle considère ce *Robert des noms propres* un peu comme un hors-série. Et pourtant, n'est-ce pas le livre où elle se dévoile le plus, fût-ce à travers un double ? Est-ce parce qu'elle y dénonce le rôle actif des mères dans l'anorexie, qui, sans le vouloir sans doute, déclenche la recherche de la minceur à outrance ? Si le message de la mère est, comme elle le dit, « tu prends trop de place dans ma vie », peut-être est-ce difficile pour elle de l'exprimer publiquement, par égard pour la personne concernée. Sans vraiment renier ce volume, elle semble dire : on ne m'y reprendra plus, je ne commettrai plus l'erreur, la faute, sans doute, d'être trop personnelle<sup>19</sup>.

Comme le soutient Muriel Darmon dans son ouvrage, *Devenir anorexique*, la privation alimentaire peut être un véritable travail, un choix de vie, organisé en diverses pratiques (alimentaires bien sûr, mais aussi corporelles, scolaires, etc.)<sup>20</sup>. Dans le cas précis d'Amélie Nothomb, l'anorexie est en quelque sorte un prélude à l'écriture. Le corps doit se débarrasser de tout signe afin que puissent affleurer les mots prisonniers de leur gangue. Les mots sont sa planche de salut. Elle les dévore et ils deviennent une part d'elle-même. Le régime de terreur qu'elle s'est un jour imposé est une torture qui a fini par la faire parler : l'écriture sauve. Terroriste de la faim, elle n'a eu d'autre choix que de mettre

---

<sup>18</sup> C'est ainsi que Hilde Bruch nomme l'anorexie. Voir BRUCH (H.), *The Golden Cage : the Enigma of Anorexia Nervosa*. Cambridge, MA, Harvard UP, 1978.

<sup>19</sup> Propos repris de l'émission « Si j'ose écrire » diffusée par la RTBF le 10 octobre 2002.

<sup>20</sup> DARMON Muriel), *Devenir anorexique. Une approche sociologique*, Paris, La Découverte, coll. Textes à l'appui, série « Laboratoires des sciences sociales », 2003.

son existence en péril pour pouvoir accomplir son destin d'écrivain. La *taille zéro de l'écriture* signe le passage d'une autosatisfaction stérile à la jouissance du partage des mots avec le lecteur. La *taille zéro de l'écriture* consacre la naissance de l'auteur.